

Élu parmi les
**100 MEILLEURS
LIVRES
SPIRITUELS**
du xx^e siècle



PARAMHANSA
YOGANANDA

Autobiographie d'un yogi



Le chef-d'œuvre de la spiritualité qui a inspiré des millions de personnes

Pour la première fois, un véritable yogi indien raconte sa propre quête, révélant la puissance méconnue des miracles et la maîtrise de soi selon des lois aussi subtiles que précises. Dans ce classique spirituel, Paramhansa Yogananda partage ses années de formation auprès du maître christique Sri Yukteswar, ses rencontres avec des figures légendaires comme Gandhi et son arrivée en Occident pour diffuser un yoga authentique. D'une sincérité saisissante, ce récit vous ouvre les portes d'une Inde mystique et d'une sagesse universelle, capables de transformer chaque existence.

Chef-d'œuvre intemporel, ce texte fondateur a été traduit dans près de 50 pays et est considéré comme un des livres spirituels les plus importants du xx^e siècle. Il a changé la vie de millions de personnes et était le livre de chevet de Steve Jobs, George Harrison ou Russell Simmons.

Nouvelle traduction fidèle à la version originale de 1946.

PARAMHANSA YOGANANDA (1893-1952), maître spirituel yogi, a contribué à rendre la philosophie orientale et le yoga accessibles à l'Occident. Son message spirituel universel a marqué plusieurs générations.

ISBN : 978-2-38564-104-7



10,95 euros
Prix TTC France

Autobiographie d'un yogi

Animae s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement, et qu'ils parcourent le moins de kilomètres possible avant d'arriver dans vos mains ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Traduction : Antoine Musitelli
Principe de maquette : Élise Bonhomme
Mise en page : Nord Compo
Correction : Maud Franquin
Design de couverture : Constance Clavel
Illustration de couverture : Constance Clavel

Copyright 1946 de Paramhansa Yogananda
Première édition de 1946 publiée par
THE PHILOSOPHICAL LIBRARY, INC.
15 East 40th Street,
New York, N.Y.

© 2025 Animae, une marque des éditions Leduc
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 978-2-38564-104-7



**PARAMHANSA
YOGANANDA**

Autobiographie d'un yogi

Traduction par Antoine Musitelli

Préface et postface du disciple direct
Swami Kriyananda



with blessings
Paramehansa Yogananda
Jan 19, 1947. LA.

Sommaire

Avant-propos d'Antoine Musitelli	9
Préface de Swami Kriyananda (J. Donald Walters)	12
Préface de W. Y. Evans-Wentz, M.A., D. Litt., D. Sc.	16
Remerciements de l'auteur	18
Chapitre 1. Mes parents et ma petite enfance	19
Chapitre 2. La mort de ma mère et l'amulette mystique	33
Chapitre 3. Le Saint aux deux corps	40
Chapitre 4. Ma fugue interrompue vers l'Himalaya	48
Chapitre 5. Un « Saint aux parfums » déploie ses prodiges.	63
Chapitre 6. Le Swami aux tigres	73
Chapitre 7. Le Saint qui lévissait	84
Chapitre 8. Le grand scientifique indien J. C. Bose	91
	5

AUTOBIOGRAPHIE D'UN YOGI

Chapitre 9. Le dévot extatique et son idylle cosmique	102
Chapitre 10. Je rencontre mon Maître, Sri Yukteswar.	110
Chapitre 11. Deux garçons sans le sou à Brindaban	123
Chapitre 12. Les années passées à l'ermitage de mon Maître.	133
Chapitre 13. Le Saint qui ne dort jamais	170
Chapitre 14. Une expérience de la conscience cosmique	179
Chapitre 15. Le vol du chou-fleur.	189
Chapitre 16. Déjouer les étoiles	202
Chapitre 17. Sasi et les trois saphirs.	215
Chapitre 18. Un faiseur de prodiges mahométan. .	223
Chapitre 19. Mon Maître, se trouvant à Calcutta, apparaît à Serampore	230
Chapitre 20. Nous ne visitons pas le Cachemire . . .	234
Chapitre 21. Nous visitons le Cachemire.	240
Chapitre 22. Le cœur d'une image de pierre	252
Chapitre 23. Je reçois ma licence universitaire. . . .	259
Chapitre 24. Je deviens moine de l'Ordre des Swamis.	267
Chapitre 25. Frère Ananta et Sœur Nalini.	277
Chapitre 26. La science du Kriya Yoga.	284

SOMMAIRE

Chapitre 27. Établissement d'une école de yoga à Ranchi	295
Chapitre 28. Kashi, à nouveau né et retrouvé	305
Chapitre 29. Rabindranath Tagore et moi comparons nos écoles	311
Chapitre 30. La loi des miracles	317
Chapitre 31. Un entretien avec la Sainte Mère (Kashi Moni Lahiri)	331
Chapitre 32. Rama est ressuscité d'entre les morts	343
Chapitre 33. Babaji, le Yogi-Christ de l'Inde moderne	353
Chapitre 34. Un palais se matérialise dans l'Himalaya	363
Chapitre 35. La vie christique de Lahiri Mahasaya	378
Chapitre 36. L'intérêt de Babaji pour l'Occident . .	393
Chapitre 37. Je vais en Amérique	406
Chapitre 38. Luther Burbank, un Saint parmi les roses	417
Chapitre 39. Thérèse Neumann, la catholique stigmatisée	424
Chapitre 40. Je rentre en Inde	435
Chapitre 41. Une idylle dans le sud de l'Inde	446
Chapitre 42. Les derniers jours avec mon guru	462
Chapitre 43. La résurrection de Sri Yukteswar	480

AUTOBIOGRAPHIE D'UN YOGI

Chapitre 44. Avec le Mahatma Gandhi à Wardha . . .	503
Chapitre 45. La « Mère imprégnée de joie » du Bengale	526
Chapitre 46. La femme-yogi qui ne mange jamais	533
Chapitre 47. Je retourne en Occident	547
Chapitre 48. À Encinitas, en Californie	553
Postface de Swami Kriyananda	563

Avant-propos d'Antoine Musitelli

« POUR TOUTE CHOSE il y a une saison,
et vient un temps pour tout dessein
sous les cieux¹. »

Le 7 mars 1952, Paramhansa Yogananda participa, en qualité de conférencier invité, à une soirée en l'honneur de l'ambassadeur de l'Inde aux États-Unis. Il conclut son discours par un extrait de son poème *My India* : « Là où le Gange, les forêts, les cavernes de l'Himalaya et les hommes rêvent de Dieu, je suis sanctifié ; mon corps touche ce sol. » Un sourire de béatitude envahit son visage, tel que reproduit sur la couverture de ce livre, et le grand yogi tomba à terre.

Paramhansa Yogananda jouissait d'une bonne santé. Il est entré dans l'état de « mahasamadhi », qui est la « sortie finale » volontaire et consciente des grands yogis, par un arrêt cardiaque, ainsi qu'il l'avait annoncé. La décision de garder le corps à la morgue de Los Angeles, afin que des disciples venus précipitamment de l'Inde puissent le voir une dernière fois, a permis de constater l'incorruptibilité de son corps. Voici la déclaration que signait le directeur du cimetière de Glendale : « L'absence de tout signe visible de décomposition du corps de Paramhansa Yogananda, même 20 jours après son décès, présente le cas le plus stupéfiant de nos annales [...]. »

1. Première phrase du Chapitre 5 de ce livre.

L'ambassadeur de l'Inde aux États Unis a rapporté : « Je ne pense pas qu'aucun d'entre nous ait eu envie de pleurer. C'était avant tout un sentiment d'exaltation, l'impression d'avoir été le témoin d'un événement divin. » À celui-ci fut également présent Swami Kriyananda, un de ses disciples, ayant consacré sa vie à incarner la vision de son maître par l'enseignement du Yoga et à la création de huit communautés de fraternité mondiale.

Soixante-six années plus tard, jour pour jour, après le mahasamadhi du grand maître indien, la nouvelle de la publication de cette traduction me parvient comme une célébration. Un sentiment d'apaisement et de complétude en découle, tel l'aboutissement d'un cycle.

Ce projet pour la France et le monde francophone avait fleuri dans le cœur de Swami Kriyananda : pour ce disciple, il apparaissait fondamental de restaurer l'édition originale de « l'Autobiographie d'un Yogi », différentes rééditions s'en étant passablement éloignées. Comme je parlais français et résidais dans la communauté Ananda d'Assise fondée par mon ami et enseignant, la traduction me fut naturellement confiée en 2008. La maison d'édition L'Harmattan semblait prête à publier l'ouvrage une fois traduit.

Seulement voilà ! Ce qui devait prendre une année s'épancha en cercles temporels toujours croissants... Le contact avec l'éditeur se perdit. « Il n'est plus intéressé par le projet, » m'avait-on dit. Ce fut une bénédiction pour ce dernier, qui put mûrir au contact de personnes chères à mon cœur : Corinne Musitelli initialement, qui porta un soin tout particulier à la musicalité de l'ouvrage, puis mon ami et traducteur anglais Brian Levin à la fidélité au texte originel, l'auteur Colette Berthès à une dernière relecture, enfin mon père par son soutien financier et une foule d'amis italiens du centre Ananda d'Assise.

Suite à des tentatives infructueuses auprès de certains éditeurs, réjouis par la qualité de la traduction mais point décidés à se lancer dans l'aventure, une idée simple de Colette émergea : « Pourquoi ne pas recontacter l'Harmattan ? » C'est ainsi que la boucle se boucla !

Quelques années plus tard, au cours d'un pèlerinage avec un groupe français à Assise, je reçois un coup de téléphone de Sophie Bartczak, pour le compte des éditions Anima. Elle me propose de publier l'ouvrage en poche, pour une diffusion beaucoup plus large ! C'est une seconde naissance de la traduction et une nouvelle opportunité d'éveil dans le monde francophone. Cette histoire me fait penser à un extrait du « nouveau chemin », l'un des nombreux livres écrits par Swami Kriyananda :

« Chacun dans ce monde est un pèlerin. On arrive seul ; on parcourt le chemin que l'on s'est donné pour un temps, puis repart une fois encore dans la solitude. Notre voyage a une destination sacrée, toujours perçue confusément, mais rarement connue consciemment. Délibérément ou par un instinct aveugle, directement ou indirectement, ce que tous les hommes cherchent vraiment est la Joie : la Joie infinie, la Joie éternelle, la Joie divine.

La plupart d'entre nous, malheureusement, errent dans ce monde comme des pèlerins sans carte. Nous imaginons trouver le sanctuaire de la Joie là où l'argent est adoré, ou le pouvoir, ou la célébrité, ou le divertissement. Ce n'est qu'après une longue errance, finalement désillusionnés, que nous nous arrêtons dans une introspection silencieuse. Alors, nous découvrons, peut-être avec stupeur, que notre but n'a jamais été éloigné de nous, à vrai dire, *jamais plus loin que notre propre Soi !*

Ce chemin que nous empruntons n'a point de dimension fixe. Il est long ou bref ; il dépend simplement de la pureté de nos intentions. C'est le chemin décrit par Jésus lorsqu'il dit : "Le royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards. On ne dira point : il est ici, ou : il est là. Car voici, le royaume de Dieu est au milieu de vous." Luc 17:21 En parcourant ce chemin, nous ne le parcourons pas, car le but, étant intérieur, nous appartient déjà. Nous n'avons qu'à le faire nôtre. »

Préface de Swami Kriyananda (J. Donald Walters)

J'ai rencontré Paramhansa Yogananda grâce à la lecture de ce livre. Sa découverte, je dois le dire, fut une réelle surprise. Il se trouvait là, posé « innocemment » sur une étagère, dans une librairie de la Cinquième Avenue à New York. Je n'avais alors pas la moindre idée de la profondeur à laquelle cet ouvrage révolutionnerait ma vie.

C'était à la fin de l'été 1948. Je souhaitais désespérément connaître la vérité. Dans mes rencontres, *rien* ne m'avait convaincu de la justesse de la destinée que les gens m'incitaient à suivre. Mon père était géologue et travaillait pour une grande compagnie pétrolière. Ma mère était respectée et heureuse dans son milieu social. Tous deux, à maints égards, étaient des parents idéaux. Je n'avais, par exemple, jamais connu de différend entre eux. Leur amour et respect mutuel étaient source d'inspiration pour leurs nombreux amis.

Et malgré cela, je n'étais pas heureux. La vie *doit* avoir davantage à offrir, sentais-je, que le mariage, une jolie maison dans un joli quartier, un travail socialement acceptable et des amitiés de soirées cocktail. J'étais désespérément *malheureux*. Je voulais Dieu, et n'avais pas la moindre idée de comment aller à Sa recherche.

C'est alors que je tombai sur ce livre. Sa lecture fut l'expérience la plus bouleversante de ma vie. Une fois lancé dans cette aventure littéraire, je passais des larmes aux rires : larmes de joie, éclats

de rire d'une joie plus intense encore. Là, je le *savais*, j'avais enfin trouvé quelqu'un qui possédait ce que je désirais si urgemment : quelqu'un qui *connaissait* Dieu !

Je pris le premier bus direct à travers le continent américain : un voyage de quatre jours et quatre nuits jusqu'à Los Angeles où il résidait. Les premiers mots que je lui adressai m'auraient été inconcevables une semaine à peine plus tôt. Des termes tels que *guru, yoga, karma* et bien d'autres encore, lesquels appartiennent désormais au langage courant, m'étaient alors entièrement nouveaux. Et pourtant, les premiers mots que je lui adressai furent : « Je veux être votre disciple. » Je savais aux tréfonds de moi-même que là, devant moi, se trouvait mon propre guide vers l'Infini dont j'avais depuis si longtemps eu besoin.

À ma joie indicible, je fus accepté. Sa vie, une épopée de compassion, apporta ce jour-là une nouvelle preuve de sa bonté insondable : il prit en charge un jeune homme inexpérimenté de vingt-deux ans, entièrement ignorant de questions spirituelles, mais sincèrement désireux de recevoir les enseignements. Il devait être conscient de la tâche herculéenne qui serait la sienne. Pourtant, il résolut de faire son possible pour modeler ce bloc d'argile peu malléable en un semblant de yogi.

Ma propre histoire, ainsi que ce que cela signifiait de vivre avec ce grand homme de Dieu, est relatée dans *The Path (Autobiography of a Western Yogi)*. Ce bref témoignage n'est autre qu'une humble invitation à lire les pages suivantes.

Aucun homme, a-t-il été dit, n'est grand aux yeux de son propre valet. Ce dicton perd toute sa validité quant à Paramhansa Yogananda. Il demeure le plus grand homme que j'aie jamais connu. Les personnes les plus proches de lui furent celles qui lui témoignèrent les plus hautes vénération et estime.

Il y avait, je l'avoue, des aspects de son livre que je dus mentalement placer en attente – certainement point parce que je ne les *croisais pas*, car ma foi en *lui* était totale – mais parce que ma formation moderne sceptique ne m'y avait pas préparé. Plus je vivais avec lui, cependant, plus je prenais conscience que les

AUTOBIOGRAPHIE D'UN YOGI

merveilles – et bien, pourquoi me retenir d’user des mots justes ? les *miracles* ! – étaient une caractéristique quotidienne de sa vie.

Cher Lecteur, si vous êtes disposé à vous risquer à une complète transformation dans votre regard sur la vie, lisez cet ouvrage ! Je vous promets que vous n’en souffrirez point. Vous en acquerrez plutôt un nouvel et joyeux entendement de ce qu’est *réellement* la vie.

J’ai rencontré Paramhansa Yogananda il y a cinquante-six ans. Je suis dès lors demeuré son fidèle disciple. Et jour après jour, je suis de plus en plus assuré que ce qu’il apporta au monde fut quelque chose dont l’humanité tout entière a, aujourd’hui encore, désespérément besoin.

À la Mémoire de
LUTHER BURBANK
un Saint américain

Préface

de W. Y. Evans-Wentz, M.A., D. Litt., D. Sc.

Jesus College, Oxford, auteur de
Le Livre des morts tibétain
aux éditions Librairie Maisonneuve
Milarepa ou Jetsun-Kahbum, la vie de Jetsün Milarepa
aux éditions Librairie Maisonneuve
Le Yoga tibétain et les doctrines secrètes
aux éditions Librairie Maisonneuve, etc.

La valeur de *l'Autobiographie* de Paramhansa Yogananda est grandement rehaussée par le fait qu'il est l'un des rares livres en français se rapportant aux sages de l'Inde, rédigé non point par un journaliste ou un étranger, mais par l'un des leurs, ayant la même formation ; bref, un livre *sur* les yogis écrit *par* un yogi.

En tant que témoignage oculaire de la vie et des pouvoirs extraordinaires des saints hindous contemporains, cet ouvrage revêt une importance tant opportune qu'intemporelle. À son illustre auteur, que j'ai eu le plaisir de côtoyer aussi bien en Inde qu'en Amérique, puisse chaque lecteur exprimer la reconnaissance et la gratitude qui lui sont dues. Ce document autobiographique incomparable est certainement l'un des plus révélateurs de la profondeur de l'esprit et du cœur hindou, ainsi que de la richesse spirituelle de l'Inde, qui ait jamais été publié en Occident.

J'ai eu le privilège de faire la connaissance de l'un des sages dont la vie est narrée en ces pages : Sri Yukteswar Giri. Un portrait du

vénéralable saint apparaît sur le frontispice de mon livre *Tibetan Yoga and Secret Doctrines* [Le Yoga tibétain et les Doctrines secrètes]¹. C'est à Puri, en Orissa, sur la baie du Bengale, que j'ai rencontré Sri Yukteswar. Il était alors à la tête d'un paisible ashram, près du littoral, et s'occupait principalement de la formation spirituelle d'un groupe de jeunes disciples. Il exprima un vif intérêt pour le bien-être de la population des États-Unis, de toutes les Amériques et de l'Angleterre également, m'interrogeant au sujet des activités lointaines, particulièrement en Californie, de son principal disciple Paramhansa Yogananda, qu'il aimait tendrement et qu'il avait envoyé en 1920, en qualité d'émissaire, en Occident.

Sri Yukteswar avait une contenance et une voix affables, une présence agréable, et était digne de la vénération que ses disciples lui accordaient spontanément. Toute personne qui le connaissait, qu'elle fût ou non de sa communauté, le tenait en la plus grande estime. Je me souviens vivement de sa haute stature droite et ascétique, vêtu de l'habit couleur safran de celui qui a renoncé aux quêtes terrestres, se tenant à l'entrée de l'ermitage pour me souhaiter la bienvenue. Il avait de longs cheveux légèrement bouclés, et portait la barbe. Son corps musclé était robuste, mais svelte et bien formé, sa démarche énergique. Comme lieu de résidence terrestre, il avait choisi la ville sainte de Puri, où une multitude de pieux hindous représentant chacune des provinces de l'Inde se rendent quotidiennement en pèlerinage au célèbre Temple de Jagannath, « le Seigneur du Monde ». Ce fut à Puri, en 1936, que Sri Yukteswar ferma ses yeux mortels sur la scène de cet état d'être transitoire et trépassa, sachant que son incarnation avait été portée à un accomplissement triomphant.

Je suis fort heureux de pouvoir rendre témoignage du caractère élevé et de la sainteté de Sri Yukteswar. Satisfait de demeurer à l'écart de la multitude, il se donna sans réserve, et dans la quiétude, à cette vie idéale que Paramhansa Yogananda, son disciple, a, dans le présent ouvrage, décrite pour la postérité.

W. Y. EVANS-WENTZ

1. Oxford University Press, 1935.

Remerciements de l'auteur

Je suis profondément reconnaissant à Mlle L. V. Pratt (Tara Mata) pour son long travail éditorial sur le manuscrit de ce livre. Mes remerciements s'adressent également à Mlle Ruth Zahn pour la préparation de l'index, à M. C. Richard Wright pour la permission d'avoir repris des passages de son journal de voyage indien et au Dr W. Y. Evan-Wentz pour ses suggestions et encouragements.

PARAMHANSA YOGANANDA

28 Octobre 1945

Encinitas, Californie

1

— Mes parents — et ma petite enfance

Les traits caractéristiques de la culture indienne ont longtemps été une quête des vérités suprêmes et de la relation disciple-guru¹ concomitante. Mon cheminement personnel m'a conduit vers un sage christique dont la vie merveilleuse a été ciselée en vue des siècles à venir. Il fut l'un des grands maîtres qui fondent la seule richesse durable de l'Inde. Émergeant au sein de chaque génération, ces derniers ont préservé leur terre du sort de Babylone et de l'Égypte.

Parmi mes souvenirs les plus anciens, je retrouve les traces anachroniques d'une incarnation précédente. Me sont apparues de claires réminiscences d'une vie lointaine, celle d'un yogi² parmi les neiges himalayennes. Ces lueurs du passé, à travers quelque lien intemporel, m'ont également consenti un aperçu du futur.

Les humiliations de la petite enfance, face auxquelles j'étais désarmé, ne se sont point effacées de mon esprit. Non sans quelque ressentiment, j'étais conscient de ne pouvoir marcher ou m'exprimer librement. Des accès de prière s'élevaient en moi lorsque je constatais l'impuissance de mon corps. Ma vie affective intense s'exprimait en silence sous forme de mots en de

1. Enseignant spirituel ; de la racine sanskrite *gur*, élever, inspirer.

2. Personne pratiquant le yoga, « l'union », ancienne science indienne de la méditation sur Dieu.

nombreuses langues. Parmi cette confusion intime de langages, mon oreille s'accoutumait progressivement aux syllabes bengalis de mon entourage et de mon peuple. Étendue fascinante de l'esprit d'un nourrisson que les adultes tiennent pour limitée à ses hochets et oracles !

L'effervescence psychologique et l'inaptitude de mon corps provoquaient en moi de nombreuses et persistantes crises de larmes. Je me souviens de la perplexité générale de la famille face à ma détresse. De plus heureux souvenirs, également, viennent en foule à mon esprit : les caresses maternelles et mes premières tentatives de paroles balbutiantes et de pas chancelants. Ces triomphes de prime jeunesse, généralement vite oubliés, constituent pourtant l'assise naturelle de la confiance en soi.

Détenir de si lointains souvenirs n'est pas un cas isolé. De nombreux yogis sont connus pour avoir maintenu la conscience d'eux-mêmes, sans interruption, lors du passage bouleversant de la « vie » à la « mort » et vice-versa. Si l'homme se réduit exclusivement à un corps, sa perte met effectivement fin à son identité. Mais si les prophètes au cours des millénaires ont exprimé la vérité, l'homme est essentiellement de nature incorporelle. L'essence immuable de l'ego humain n'est que temporairement reliée aux perceptions sensorielles.

Quoique singuliers, des souvenirs clairs de la petite enfance ne sont pas exceptionnels. Lors de voyages dans de nombreux pays, j'ai ouï de la bouche d'hommes et de femmes authentiques les récits de tels souvenirs.

Je naquis dans la dernière décennie du dix-neuvième siècle et passai mes huit premières années à Gorakhpur, lieu de ma naissance, dans les Provinces-Unies du nord-est de l'Inde. Nous étions huit enfants : quatre garçons et quatre filles. Moi, Mukunda Lal Ghosh¹, j'étais le deuxième fils et le quatrième enfant.

1. Mon nom fut remplacé par Yogananda lorsque j'entrai dans l'ancien Ordre monastique des Swamis en 1914. Mon guru me conféra le titre religieux de *Paramhansa* en 1935 (voir les chapitres 24 et 42).

Père et Mère étaient bengalis, de la caste *Kshatriya*¹. Tous deux étaient dotés d'une sainte nature. Leur amour mutuel, paisible et digne, jamais ne s'exprimait en frivolités. Une parfaite harmonie entre mes parents constituait le repère de sérénité au sein du tumulte tournoyant de huit jeunes existences.

Père, Bhagabati Charan Ghosh (voir photographie n°4 reproduite dans le cahier central du livre), était affable, sérieux, parfois sévère. Nous l'aimions profondément tout en gardant une certaine distance révérencieuse à son égard. Remarquable mathématicien et logicien, il était principalement guidé par son intellect. Mère (voir photographie n°5 reproduite dans le cahier central du livre), en revanche, était une femme de cœur et ne nous élevait qu'avec amour. Après sa mort, Père exprima davantage sa tendresse. Je remarquais alors que son regard se métamorphosait souvent en celui de ma mère.

Sous la conduite de Mère, nous goûtâmes pour la première fois à la connaissance douce-amère des Écritures. Les récits du *Mahabharata* et du *Ramayana*² étaient ingénieusement appelés à satisfaire aux exigences de la discipline. L'instruction et le châtiement allaient de pair.

Mère dédiait quotidiennement un signe de respect à Père, en nous habillant soigneusement l'après-midi, afin de l'accueillir à la maison lorsqu'il revenait de son bureau. Il occupait un poste semblable à celui d'un vice-président dans la Compagnie ferroviaire du Bengale-Nagpur, l'une des grandes sociétés de l'Inde. Son travail exigeait de fréquents déplacements ; aussi notre famille résida-t-elle dans plusieurs villes au cours de mon enfance.

Mère avait le cœur sur la main à l'égard des nécessiteux. Père était également disposé à la gentillesse, mais son respect de l'ordre

1. La deuxième caste qui, traditionnellement, comprend les guerriers et les dirigeants.

2. Ces épopées antiques sont le trésor de l'histoire, de la mythologie et de la philosophie de l'Inde. Le volume *Ramayana and Mahabharata* de Romesh Dutt, dans la collection Everyman's Library, est une version réduite en vers anglais (New York : E. P. Dutton).

s'étendait au budget familial. Une fois, afin de nourrir les indigents, Mère dépensa en quinze jours une somme supérieure au salaire mensuel de Père.

« Tout ce que je te demande, s'il te plaît, c'est d'être charitable dans une limite raisonnable. » Même un léger reproche de son époux s'avérait grave pour Mère. Sans souffler mot d'un quelconque différend aux enfants, elle commanda un fiacre.

« Au revoir ; je pars chez ma mère. » L'antique ultimatum !

Consternés, nous fondîmes en larmes. Notre oncle maternel arriva au moment opportun ; il murmura à l'oreille de Père quelque sage conseil, recueilli sans doute du fond des âges. Après que celui-ci eut énoncé quelques remarques conciliantes, Mère décommanda le fiacre avec joie. Ainsi se termina l'unique dissentiment que j'aie jamais observé entre mes parents. Je me souviens toutefois d'une discussion caractéristique.

« S'il te plaît, donne-moi dix roupies pour une malheureuse femme qui vient d'arriver à la maison. » Le sourire de Mère avait, à lui seul, une force de persuasion.

« Pourquoi dix roupies ? Une seule suffit. » Et Père de justifier : « À la mort soudaine de mon père et de mes grands-parents, je connus pour la première fois la pauvreté. J'avais pour tout petit déjeuner, avant de parcourir des kilomètres à pied jusqu'à mon école, une unique petite banane. Ensuite, à l'université, j'étais dans une telle indigence que je demandai à un juge fortuné le soutien d'une roupie par mois. Il refusa, faisant valoir que même une roupie avait son importance. »

« Avec quelle amertume tu te souviens du refus de cette roupie ! » Le cœur de Mère suivait une logique implacable. « Veux-tu que cette femme se souvienne aussi douloureusement de ton refus de dix roupies dont elle a urgemment besoin ? »

« Tu as gagné ! » Du geste immémorial des maris vaincus, il ouvrit son portefeuille. « Voici un billet de dix roupies. Donne-le-lui avec toute ma bienveillance. »

Père avait d'abord tendance à dire « non » à toute nouvelle proposition. Son attitude envers l'inconnue qui avait si aisément emporté la sympathie de Mère illustrait sa prudence habituelle.

Son aversion pour tout consentement immédiat – si semblable à l'esprit français en Occident – était une belle façon d'honorer le principe de « mûre réflexion ». J'ai toujours considéré Père comme raisonnable et impartial dans ses jugements. Si je parvenais à appuyer mes nombreuses requêtes avec un ou deux bons arguments, il plaçait invariablement le but convoité à ma portée, que ce fût un voyage ou une nouvelle motocyclette.

Père imposait à ses jeunes enfants une stricte discipline ; il se comportait quant à lui en vrai spartiate. Jamais il n'allait au théâtre par exemple, mais recherchait la quiétude dans diverses pratiques spirituelles et dans la lecture de la *Bhagavad-Gita*¹. Se gardant de tout luxe, il s'attachait à user une unique vieille paire de chaussures jusqu'à ce qu'elle fût hors d'usage. Ses fils achetèrent des automobiles lorsqu'elles devinrent usuelles, mais Père se contentait toujours du tramway pour son trajet quotidien jusqu'au bureau. L'accumulation d'argent à des fins de pouvoir était étrangère à sa nature. À un certain moment, après avoir fondé la Banque Urbaine de Calcutta, il refusa de bénéficier d'une part des actions. Il avait simplement souhaité accomplir un devoir civique durant son temps libre.

Plusieurs années après la retraite de Père, un comptable anglais vint examiner les documents de la Compagnie ferroviaire du Bengale-Nagpur. À sa grande surprise, l'inspecteur découvrit que Père n'avait jamais réclamé ce que lui devait la compagnie.

« Il a accompli le travail de trois hommes ! déclara le comptable à la compagnie. On lui doit 125 000 roupies (environ 41 250 \$)² d'indemnisation. » Les représentants de la compagnie présentèrent

1. Ce noble poème sanskrit, faisant partie de l'épopée du *Mahabharata*, constitue la Bible hindoue. La traduction anglaise la plus poétique est celle d'Edwin Arnold, *The Song Celestial* (Philadelphia : David McKay). L'une des meilleures traductions, avec un commentaire détaillé, est *Message of the Gita* de Sri Aurobindo (Jupiter Press, 16 Semudoss St., Madras, Inde).

2. Le taux de change pratiqué en 1945 entre la roupie et le dollar était très différent d'aujourd'hui : 125 000 roupies actuelles valent à peu près 1 400 €, ou 1 480 \$.

à Père un chèque de ce montant. Il y prêta si peu attention qu'il omit de le mentionner à la famille. Longtemps après, mon frère cadet Bishnu l'interrogea à ce sujet, ayant constaté un important dépôt sur un relevé de banque.

« Pourquoi exulter à propos d'un profit matériel ? répondit Père. Celui dont l'objectif est l'équanimité ne se réjouit pas davantage du gain qu'il ne se désole de la perte. Il sait que l'homme arrive sans ressources en ce monde et repart sans une seule roupie. »

Peu après leur mariage, mes parents devinrent disciples d'un grand maître, Lahiri Mahasaya de Bénarès. Ce contact renforça le tempérament naturellement ascétique de Père. Un jour, Mère fit une singulière confidence à Roma, ma sœur aînée (voir photographie n°27 reproduite dans le cahier central du livre) : « Ton père et moi ne vivons qu'une fois l'an comme mari et femme, à seule fin d'avoir des enfants. »

Père avait connu Lahiri Mahasaya par Abinash Babu¹, employé de bureau à Gorakhpur pour les chemins de fer du Bengale-Nagpur. Abinash éduquait mes jeunes oreilles avec de fascinants récits de nombreux saints hindous. Il concluait invariablement par un hommage à la gloire suprême de son propre guru.

« As-tu jamais appris dans quelles circonstances extraordinaires ton père est devenu disciple de Lahiri Mahasaya ? »

Ce fut lors d'une paresseuse après-midi d'été, où Abinash et moi étions assis dans la cour de ma maison, qu'il me posa cette intrigante question. Je secouai la tête avec un sourire d'anticipation.

« Il y a bien des années, avant que tu ne sois né, je demandai à mon chef de bureau à Gorakhpur – ton père – de m'accorder une semaine de congé afin de rendre visite à mon guru à Bénarès. Ton père se rit de mon projet.

« Vas-tu devenir un fanatique religieux ? demanda-t-il. Concentre-toi sur ton travail de bureau si tu veux aller de l'avant. »

1. *Babu* (Monsieur) se place après le nom en bengali.

« Ce jour-là, retournant tristement à la maison sur un chemin forestier, je rencontrai ton père dans un palanquin. Il congédia ses domestiques et la chaise à porteurs, puis se mit à marcher à mes côtés. Cherchant à me consoler, il souligna les avantages de la poursuite du succès dans le monde. Mais je l'écoutais avec apathie. Mon cœur ne cessait de répéter : "Lahiri Mahasaya ! Je ne peux vivre sans te voir !" »

« Notre chemin nous conduisit à la lisière d'un champ paisible, où les rayons du soleil de fin d'après-midi surplombaient encore le tracé ondulé de la végétation sauvage. Nous fîmes une halte, admiratifs. Là, dans le champ, à quelques mètres seulement de nous, apparut soudain la silhouette de mon grand guru¹ !

« "Bhagabati, tu es trop dur envers ton employé !" Sa voix retentit dans nos oreilles abasourdies. Puis il disparut aussi mystérieusement qu'il était venu. À genoux, je m'exclamai : "Lahiri Mahasaya ! Lahiri Mahasaya !" Ton père fut quelques instants paralysé de stupeur.

« "Abinash, non seulement je t'accorde un congé, mais je m'en accorde un également pour partir dès demain à Bénarès. Je me dois de connaître ce grand Lahiri Mahasaya, capable de se matérialiser à son gré dans le but d'intercéder en ta faveur ! J'emmènerai mon épouse et demanderai à ce maître de nous initier à sa voie spirituelle. Voudras-tu nous guider jusqu'à lui ?" »

« "Certainement." La réponse miraculeuse à ma prière et la tournure soudaine et favorable des événements me comblèrent de joie.

« Le lendemain soir, tes parents et moi-même montâmes dans un train pour Bénarès. Le surlendemain, nous prîmes un fiacre, puis il nous fallut emprunter à pied d'étroites ruelles jusqu'à la demeure isolée de mon guru. Ayant pénétré dans son petit parloir, nous nous inclinâmes face au maître, figé dans son habituelle posture du lotus. Il digna des yeux et leva un regard perçant sur ton père.

1. Les pouvoirs extraordinaires que les grands maîtres possèdent sont expliqués dans le chapitre 30, « La loi des miracles ».